



DANIELLE SIVADON

Le Voyage de Pierre

Il était revenu de son voyage à Barcelone.

Nous n'en savions rien.

De tout ce voyage, il semblait d'ailleurs que nous n'avions plus rien à en savoir.

Pierre regagna l'hôtel où il habitait dans le 14^e. Quelque jours plus tard on le retrouva mort, barricadé dans sa chambre. Suicide sans doute.

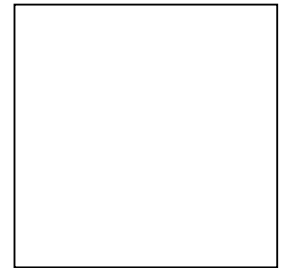
Le patron de l'hôtel était algérien, originaire du village où Pierre avait fait autrefois son service militaire. Pierre et lui s'entendaient bien.

Un Juif polonais et un Kabyle ; leur rencontre représentait un moment d'humour dans la trajectoire de ces deux peuples que les diasporas ont nomadisés, ou exterminés.

À vingt ans d'intervalle, l'hôtel de la rue des Plantes, comme le village des montagnes de Tizi-Ouzou, servaient ainsi de scène au croisement de ces deux destins, réduits ici à leur plus baroque expression – un Juif fou et un Berbère du 14^e.

Les coups de l'histoire ensemble, le soir, ils s'en amusaient. Cela faisait assez bien leur affaire.

Je parle de Pierre, parce qu'il vient de mourir ce qui ne me plaît pas du tout. Peut-être est-ce aussi parce que sa mort, son parcours rue de Châtillon et le fonctionnement du « Collectif » ⁽¹⁾ sont indissociables. L'histoire de Pierre à Trames est celle d'un monsieur qui participa de cette toile d'araignée collective, de ce filet qui attrape les gens par un bout, pour leur permettre d'être un peu là. C'est-à-dire de



1. Le « Collectif » de la rue de Châtillon est un lieu cogéré par deux associations, une de patients, usagers de la psychiatrie, Trames, et une de non patients, Adres. Les deux associations sont fédérées dans Traverse.

vivre sur place des dérives psychiques – de les vivre à plusieurs voix – sans être obligé d’y croire vraiment.

De les vivre là, même si elles s’inscrivent ailleurs dans des voyages, des films ou des amours... De les vivre là, sans être acculé à leur effectuation, dans une réalité biographique individuelle.

De garder une chance de rester « délirant » et de ne pas mourir guéri.

Pierre apparut à Trames un mercredi après-midi.

À cette époque celui-ci était consacré à la Commission médicaments, bien que sous ce prétexte, il fut tout aussi souvent question de la fermeture des asiles en Italie que du rapport de chacun à la solitude, à la manière de gérer une pension d’invalidité ou d’organiser ses vacances. Mais le repérage sur les médicaments imprimait au groupe une consistance particulière : nous étions dans l’espace de la bouche, du corps et de ses transformations. La commission a pour but officiel d’être une boutique de santé. J’étais l’un des deux psychiatres qui venaient transmettre là ses connaissances sur les produits, les doses utilisables et leurs effets prévus. Échanger des recettes, les expérimenter : le mercredi était une bourse aux psychotropes.

À partir des sensations évoquées, se déploient des univers subjectifs du corps et des nappes de souvenirs surgissent.

Quand Alain dit : « lorsque je prends des neuroleptiques, tous mes tissus s’affaissent et se déchirent, et quand les tissus craquent tout fout le camp. »

Apparaissent alors sa chambre, les silences, les peurs et les rêves qu’il y vivait.

Des morceaux de vie se reconstituent autour des visages évoqués, des mots entendus, des détails de la pièce.

Alain parle ainsi de ses différents corps neuroleptisés, et de leurs différents poids, architectures, vitesses et devenir.

Quelqu’un dans le groupe capte alors ce qu’Alain a dit, une découpe d’éléments où il reconnaît quelque chose de lui-même, ou d’une histoire inventée.

Il construit un autre bloc de subjectivité, tandis que c’est le papier à fleurs de la chambre d’Alain qui évoque à Élianne sa dernière fugue à Belle-Ile.

Toute une série d'anastomoses se forment, se multiplient, se défont. Bientôt, personne ne sait plus très bien qui a dit quoi, et c'est pourtant dans ce melting-pot que ressortent, avec un contour précis, les singularités de chacun.

Les Tramiens répètent souvent que « il n'y a qu'ici que l'on puisse dire vraiment ce qui nous est arrivé. Nous y parlons différemment de nos angoisses, de nos délires. Peut-être parce qu'entre nous, on ne se juge pas, on ne se met pas d'étiquettes. »

Sans doute précise-t-on davantage les détails ailleurs réputés secondaires.

De quel argent disposais-tu ? Avais-tu mangé la veille ?

Quel drôle d'amour ou quelle solitude habitais-tu ?

C'est à partir de ce mélange d'indications pointilleuses et de parfaite indifférence au rationnel que se produit ou non une modification quasi chimique du contexte. Si ça fonctionne, la convivialité s'accroît et l'éros, l'écriture, les projets et les voyages toujours.

Une forme plus fluide du désir vient proliférer.

Et c'est à cette paraphrénie de groupe que se mesure l'accueil des folies individuelles, c'est-à-dire leur possible agencement collectif.

Pierre avait une cinquantaine d'années.

Durant les vingt dernières, il avait connu des épisodes délirants aigus, scandés par des « placements d'office ».

Quatorze ou quinze internements prolongés avaient disloqué ses relations familiales.

Sa femme et ses enfants ne voulaient plus le voir.

Depuis longtemps, il ne travaillait plus.

Pierre s'intéressait aux médicaments depuis qu'un médecin l'avait convaincu d'accepter chaque mois une injection de neuroleptique retard ⁽²⁾.

Ainsi depuis deux ans, il délirait peu et vivait à Paris d'une pension d'invalidité.

Il n'était pas retourné à l'hôpital, mais il surveillait son délire – il le voyait venir.

Lorsque l'insomnie devenait tenace, et que son sorcier se mêlait un peu trop de ses affaires, il demandait que soit avancée la date de son injection.

2. Les neuroleptiques évitent les accès délirants.

La folie lui avait fait parcourir un trajet compliqué. D'un monsieur sans doute conventionnel, il était devenu quelqu'un de sensible à toute épreuve des autres, à l'insolite. Très lentement, il avait pris à Trames une place importante. Son âge, le fait qu'il soit un homme, sa présence quotidienne déjouaient un peu la force du matriarcat Tramien. Il aimait les femmes libres qui l'avaient adopté. Mais toujours, il semblait observer l'obligation de réserve de ceux qui ne peuvent être tout entiers quelque part. Trames fonctionnait comme son port d'attache, mais Pierre possédait plusieurs autres orbites, inconnues de nous ou suggérées par l'air secret des zonards qui, parfois, l'accompagnaient. Les enjeux du Collectif l'intéressaient, le concernaient, mais ne l'affectaient pas. Qu'il s'agisse de l'accueil compliqué d'un Tramien ou d'une maquette de journal à terminer, il concédait de son temps, de son énergie ce qu'il jugeait supportable. Pas davantage. Il avait déjoué ces contrats d'assistance mutuelle que détermine implicitement tout groupe. La passion, l'urgence, le rapport de force étaient présents chez Pierre, mais il ne les jouait pas dans des territoires institués, ça ne l'intéressait pas. De fait, il possédait au moins deux vitesses, un rythme régulier où il s'articulait au monde et aux personnes selon un nombre fini de facettes quasi stéréotypées. Un rythme accéléré, imprévu, où toutes sortes d'éléments surgissaient. Ce monsieur supportait une foule de lieux, de langues, d'ethnies, de villes, de temps. Quand je revins de Leningrad, Pierre m'accueillit en me parlant russe. Et c'est toute la prise du Palais d'Hiver que nous revécûmes ensemble, debout, près d'une fenêtre. À vitesse moyenne, Pierre proliférait entre le loto, Barcelone et la Dordogne. La Dordogne, la vallée près de Sarlat où, enfant il s'était caché des nazis. C'est là qu'il achèterait un château lorsqu'il aurait gagné au loto. Nous irions y vivre tous ensemble. La Dordogne, ma rivière préférée, celle que je ne connais pas,

mais dont mon grand-père parla sur son lit de mort, comme on le fait d'une maison d'enfance.

Barcelone, cette ville où, semble-t-il, chacun de nous a vécu une histoire d'amour. La Barcelone que Monique a rencontrée plusieurs fois profondément comme elle seule sait le faire avec les lieux baroques.

Un Juif qui gardait l'accent slave lorsqu'il parlait l'espagnol. Cet accent insituable où J.-C. P. reconnaissait la trajectoire sonore de sa mère, alors qu'enfant, des villes de plus en plus latines les cachaient tous les deux.

Le loto, cette part de hasard qui pouvait chaque semaine transformer la vie de Pierre.

Un délire de rechange – plus radical que le sien.

Pierre aimait le loto : c'était sa façon à lui de compter le temps. Sa météo personnelle.

Le loto scandait la semaine selon une temporalité oblongue dont les tenseurs partaient des mercredis, jour du tirage, moment pointu, où l'identité même est suspendue à l'arbitraire de quelques chiffres, au tout-ou-rien d'un sorcier mécanique. Les deux jours suivants Pierre et ses différents blocs disjoints s'amenuisaient jusqu'à n'être plus que morosité.

Puis rapidement, il recomposait ses rêves, transformait son château, y adjoignait un élevage de poules, ou laissait tomber la Dordogne pour un tout autre voyage.

Jamais cette fortune à éclipse du loto, cette boucle temporelle n'amenait Pierre à vouloir retrouver Barcelone, ni la femme qu'il n'avait cessé d'aimer.

Jamais il n'utilisait l'utopie de ce jeu de hasard pour fermer le cycle du retour.

Pour Pierre, le loto, c'était son « Alice dans les villes ».

Une enfance exigeante et nomade qui monterait avec lui dans les trains en partance, dès qu'elle entendrait un air trop connu. Puis le mercredi, un robot remettait en marche une autre séquence de temps, une renaissance hebdomadaire. Le loto de Pierre rythmait les mercredis de la rue de Châtillon. Cette autre mécanique hasardeuse. Espace sonore d'un groupe où les récits, les idées, les gestes, les regards, les humeurs passent d'un objet à un autre, comme on change dans un film de sujet, de temps, de décor, pour y revenir éventuellement.

Mais un film sans histoire linéaire, ni flash-back ni rapport de causalité.

Film sans épisode, chacun y est comme le personnage d'« Abattoir V », dans l'existence duquel cohabitent Dresde sous les bombes, la vie quotidienne, un stalag et un avenir de science-fiction.

Pierre peut raconter dix fois Barcelone.

Barcelone, le jour où Rachid l'a fait attendre au métro Odéon, alors qu'il allait déjeuner chez Marie-Thérèse.

Barcelone pendant qu'il gagne une partie d'échecs ou lorsqu'il claque le dernier billet de cent francs de sa pension d'invalidité.

Les historiens reprennent à zéro le récit de l'histoire, et à chaque fois c'est différent.

Différente la Dordogne, différent le neuroleptique, quand la politique, le groupe, l'argent sont ou non consistants.

L'écheveau délirant de Pierre, chaotique, dispersé pouvait-il ou non se prendre dans l'espace de ce tissu que chacun fait et défait sans cesse ?

Lorsque le groupe vidéo commença à tourner un film sur le 14^e arrondissement, Pierre parlait de Barcelone comme il parlait du quartier de la rue des Plantes.

Ils racontait leurs histoires et la sienne en un même continuum vivant.

Puis un jour, il réintégra une biographie officielle, un état civil. Il parla de Barcelone, d'aller retrouver là-bas sa famille, d'y retravailler, mais cette fois, il le fit.

Il perdit le flou de ses valeurs spatio-temporelles, son art d'éviter les cohérences, les lucidités.

Il est redevenu Monsieur B..., avec une femme et des enfants.

Où avions-nous la tête pour n'avoir point perçu le quart de ton qui a dû alors modifier sa voix ?

Nous ne saurons jamais.

Un temps linéaire s'est mis à fonctionner pour lui, une machine paranoïaque lissa subrepticement la vie fragmentaire, diffractée entre les échecs, la piscine, Marie-Thérèse, le loto, les zonards et nous.

Il a cessé d'être, rue de Châtillon, l'ambassadeur d'un morceau de Barcelone.

Il a été mis à la porte de la ville.

Ulysse inversé.
Son Odyssée, c'était Trames.
Il y avait rencontré des femmes-poissons, des tempêtes, des
objets biscornus...
C'était le voyage.
Il est retourné à Ithaque.
Il s'est trompé d'histoire d'Ulysse.
Celle de Joyce lui aurait mieux convenu : l'Odyssée sans sor-
tir de Dublin. Parcours sur place. On ne sait plus qui dit quoi,
mais ça vaut mieux. Ne pas se retourner. La lucidité se cris-
tallise sur un temps et un lieu donnés. C'est mortel.
« Ah, tiens ! j'avais oublié, je suis Kerre B..., j'habite à
Barcelone, salut ! »

La mort de Kerre aurait pu n'être pour le collectif qu'un
blanc, un trou, une douleur. Elle produisit aussi un film.
Monique, Françoise et Renaud avec Pierre et quelques autres
avaient acheté une vidéo et appris à s'en servir.
Plus que quiconque, ils portaient le poids de non-sens que
comporte une telle mort.
Ce non-sens, Pierre l'avait lui-même indiqué : sur les
« rusches », il simule en riant son retour de Barcelone. Il est
assis sur les marches d'une petite maison aux rideaux blancs
que la ville de Paris va démolir dans le temps même du film.
Ils sont partis à Barcelone et c'est leur propre voyage qu'ils
ont filmé. Dans « Aller-Retour », on ne voit ni la femme de
Pierre, ni ses enfants, ni l'employeur.
La chaleur, les Ramblas, quelques lettres de Kerre lues dans
le parc Guell, la fatigue et ses énormes glaces à la crème, les
chansons dans les rues.
Un « Aller-Retour » ce fut aussi un an d'écriture, de scénar-
ios, de difficultés financières et techniques, de montage
vidéo. Un groupe, ses fièvres, ses ruptures.
Mais rien n'est pareil pour nous depuis ce film.
Imperceptiblement notre rapport à la mort, au voyage, au
délire a changé. Ces trois mots, le film les a réinventés pour
tous ceux qui ont vécu dans l'espace « du Collectif ».
Ce lieu « pour la folie » sans mur ni hiérarchie instituée, se
définit lui-même de multiples façons : poétique, militante
asilaire ou futuriste. Cela dépend des interlocuteurs ou de

l'humeur du moment. Mais l'enjeu souterrain du projet reste différent de ses programmes officiels.

La raison d'être du « collectif de patients » est de constituer un territoire imaginaire de groupe, un port d'attache pour des trajectoires individuelles venant former là des montagnes complexes avec les matériaux du jour : objets, gens, théâtre, vidéo, peinture...

Plaque tournante, système d'aiguillage. Lieu par où des gens dissemblables peuvent passer pour échanger leurs objets, leurs vitesses, leurs traces, leurs écrits.

À partir de nombreuses activités mais aussi de commissions centrées sur les délires, les médicaments, les législations, les lieux d'hospitalisation ou d'hébergement, les droits des psychiatisés,... s'élabore une acculturation locale, un ensemble de connaissances en général dispersées et attribuées au « vécu » individuel.

Les patients s'associent pour avoir une prise concertée sur leur trajectoire, pour constituer un réseau de solidarité et exister hors de l'anonymat de la ville. Ils se regroupent aussi pour que leur position à l'égard de la psychiatrie et de ses éventuelles transformations puissent avoir un poids.

Le « collectif » est cogéré par deux associations : l'une, Trames réunit des usagers de la psychiatrie, l'autre, Adres est constituée de « non patients » : professionnels de la santé, animateurs, enseignants...

À partir de comités de gestion ou d'assemblées générales paritaires, de journées d'étude ou de réunions de toutes sortes, il se constitue des réseaux de gens qui font des choses ensemble dans leur vie, dans la ville sans que personne n'en sache grand-chose. Une des fonctions de la rue de Châtillon, c'est d'assurer ce rôle de passage sans lequel il n'existe souvent aucune « distinctivité »⁽³⁾, ni de lieu, ni de personne, ni de discours, ni de dedans, ni de dehors.

Ce montage bipolaire Trames-Adres n'a de sens que par l'espace qu'il délimite et où s'élabore sans cesse quelque chose proche de ce que Winnicott nomme espace potentiel. Aire intermédiaire tout à fait particulière qui ne procède ni de la discursivité, ni des sémiotiques signifiantes. Lorsqu'elle ne se met pas en place, il se constituerait une faille psychotique. Il n'y aurait pas de travail psychothérapique possible sans le support de cet espace de jeu.

3. Jean Oury,
Le Collectif, Éditions
du Scarabée, 1986.

Il est ici davantage question d'agencements collectifs que de relations inter-individuelles. C'est néanmoins de la même territorialité précaire qu'il s'agit, de la même sollicitation permanente des singularités inconscientes de chacun.

L'Éros y est polymorphe, la sexualité ne le fascine pas ; il est dans la vitesse et non dans le contrat ; arrangeur sans principe ; il s'intéresse aux échafaudages hétéroclites, instables. Il ouvre des voies, noue des liens entre des gens, des morceaux de gens et des objets, puis continue à circuler. Ces agencements collectifs sont difficilement répertoriables. Ils se promènent le long de l'organigramme des activités, changent de composition, surgissent dans une assemblée générale, lors d'une sortie à la piscine, au restaurant ou dans la tête de quelqu'un qui le soir, dans sa chambre, continue à en vivre seul.

Ils sont de l'ordre de l'atopie, difficiles à situer dans quelque économie que ce soit.

Non-lieu débordant de toute part le « Collectif », ils peuvent inclure un appartement communautaire, ou Barcelone, ou l'hôpital Paul Brousse ou encore se ballader dans nos rêves. Ils suivent la route de quelqu'un que par ailleurs nous ne voyons jamais plus.

C'est un espace tout à fait matériel et mental, situé entre les objets et les mots.

Ce que nous tentons de mettre en place ne se soucie nullement de retour, de « réinsertion ». Est-il possible d'entrer en contact avec la cité sans en faire partie de façon intégrante, sans avoir à faire de choix ?

Nous essayons de construire un espace que l'on quitte et que l'on peut retrouver, espace que l'on utilise à mi-temps ou au gré du temps ; ni antichambre de la vie « normale », ni son terminus.

Espace où l'on se sert différemment de sa tête, de son corps, sans être assigné aux territoires de la signifiante.

C'est en eux que Pierre est allé s'échouer. Il a cessé de « dire » Barcelone comme on peint, on sculpte, on joue.

Il a quitté le simulacre ; est passé de la mise en scène à la mise en acte. Nous n'avons rien entendu ; son passé a surgi avec le tranchant de la cohérence.

Et le gommage du temps effaça ce qui permet de distinguer le souvenir, du regret. □